

**Pierre Béhel**

# **Morbourg**

***Roman***

## **M o r b o u r g**

Cette oeuvre est la propriété exclusive de Pierre Béhel. Elle est protégée par les lois et conventions internationales en vigueur sur la propriété intellectuelle.

En France, la loi du 11 mars 1957 n'autorise sans autorisation expresse de l'auteur que les copies et reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste ainsi que les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration.

Pour les autorisations et conditions de diffusion, d'adaptation et de traduction, merci de vous reporter au site web de l'auteur qui précise les différentes licences disponibles.

Coordonnées et mentions légales sur le site web de l'auteur :

**<http://www.pierrebehel.com>**

Version papier imprimée par :

The Book Edition / Reprocolor

113 rue Barthélémy Delespaul

59021 Lille Cedex

<http://www.thebookedition.com>

# Morbou rg

Retrouvez l'ensemble des oeuvres de Pierre Béhel sur son site web :

<http://www.pierrebehel.com>

# Morbouurg

## **M o r b o u r g**

Tous les personnages et toutes les situations présentés dans cet ouvrage sont de pure invention. Toute ressemblance avec des faits ou des personnes existants ou ayant existé serait purement fortuite.

# Morbou rg

# Morbouurg

**M o r b o u r g**

**Première partie**

# **L'ombre des étoiles**



# Morbou rg

## 1

La lumière-témoin rouge s'alluma. Le silence se fit. Le chef de plateau adressa le signe habituel. Patrice Karamazov prit son célèbre sourire professionnel, une partie essentielle de son image publique, avant de débiter son introduction. Son élocution rapide mais claire, son ton sympathique tout en donnant une impression d'autorité, et enfin son regard bleu appuyé dans l'axe de la caméra marquaient les téléspectateurs depuis des années.

« Mesdames, mesdemoiselles, messieurs, bonsoir. Nous recevons ce soir François Bernis. Monsieur le ministre, bonsoir. »

« Bonsoir. »

« Monsieur le ministre, notre entrevue est prévue depuis maintenant quelques semaines mais l'actualité nous rattrape. Notre émission est, cette fois, diffusée en direct et c'est heureux. Car, avant d'aborder les thèmes de vos prochaines initiatives législatives, lors de la session du Parlement qui s'ouvre demain, vous me permettrez de vous parler de Morbourg... Cette ville est décidément bien installée dans notre programme. Il y a quelques semaines, nous avons en effet reçu le célèbre écrivain et dramaturge Hugues Rampur, qui s'y est retiré pour y écrire en paix. Et la semaine prochaine, ce sera le

## Morbou rg

tour du Père Benoit Ramadier, curé star et controversé de Saint Mathurin du Port, encore à Morbourg. Mais il reste une autre actualité concernant cette ville, actualité qui vous concerne plus directement... »

Une seconde de silence accompagnée d'une déclinaison carnassière du célèbre sourire parut au ministre durer une éternité. Il se força à ne pas trop grimacer. Sentant le poids de son silence, il articula un « Ah ! » dont la signification restera à jamais inconnue. Il ne pouvait prétendre être surpris. Il ne pouvait pas plus s'afficher contrarié : le sujet le concernait de fait directement.

« Oui, Morbourg, monsieur le ministre. Cette ville est aussi, régulièrement et depuis des années, le théâtre de disparitions inquiétantes de jeunes femmes. On a parlé d'un tueur en série, d'un criminel sexuel... »

« Permettez-moi de préciser que ces affaires sont toujours l'objet d'enquêtes et que rien ne doit être affirmé à la légère. La plupart de ces jeunes femmes étaient des marginales qui peuvent très bien avoir choisi de disparaître en partant à l'étranger ou bien avoir été victime d'accidents. Aucun corps n'a jamais été retrouvé. »

« ...mais la dernière disparition rompt la monotonie puisqu'il s'agit du commissaire Jules Fiacre, le chef de la police de Morbourg, disparu depuis vingt-quatre heures. »

## Morbou rg

« Lier ces affaires est très délicat, monsieur Karamazov. Nous ignorons complètement ce qu'est devenu Jules Fiacre, un officier remarquable à la longue carrière couverte d'éloges. »

« Ce commissaire n'aurait-il pas été victime du tueur en série s'il avait découvert son identité ? »

François Bernis se força à pouffer en sautillant dans son fauteuil.

« Vous devriez écrire des romans policiers, monsieur Karamazov. »

« La population de Morbourg, déjà durement frappée par la récession économique et le chômage, s'inquiète. Que pouvez-vous leur dire pour les rassurer ? »

Se penchant en avant vers la caméra qui le visait, François Bernis appuya son discours de petits mouvements verticaux du bras. Orateur expérimenté, il savait sourire de manière rassurante mais déterminée.

« Monsieur Karamazov, mesdames, mesdemoiselles, messieurs, vous pensez bien que le gouvernement ne peut pas rester les bras croisés devant une situation de crise. La police de Morbourg ne peut pas rester sans chef. Mais nous ne pouvons pas plus nommer un successeur à Jules Fiacre puisque celui-ci est probablement toujours en bonne santé. Il se trouve qu'un policier chevronné, que vous connaissez bien, le commandant Marc Modos, devait justement être nommé

## Morbou rg

commissaire dans les prochains jours. J'ai donc décidé d'envoyer Marc Modos à Morbourg afin d'assurer l'intérim. Sa première mission sera bien sûr de retrouver Jules Fiacre. Si les circonstances n'étaient pas si tragiques et inquiétantes, je dirais que le destin est parfois amusant. Saviez-vous que Marc Modos est né à Morbourg ? »

« Eh bien, non, je l'avoue. Mais ce poste n'est pas celui convoité par ce héros de l'anti-gang qui s'est tant illustré dans la chasse à plusieurs criminels en série. Il n'avait pas caché son désir d'être nommé dans la capitale. »

« Croyez moi, monsieur Karamazov, Marc Modos est ravi de retrouver la terre de son enfance, une terre qu'il affectionne particulièrement. »

« Espérons que les Morbourgeois seront rassurés. Revenons maintenant... »

Devant sa télévision, Marc Modos se saisit de la télécommande et éteignit l'appareil en pestant. François Bernis l'avait juste appelé par téléphone peu avant l'émission de télévision pour lui annoncer son changement d'affectation.

Après quelques jours de vacances, il devait pourtant enfin obtenir ce poste prestigieux dans la capitale. C'était presque fait. Presque.

## Morbou rg

D'un autre côté, Morbourg n'était pas une destination inconnue. Il y retournait régulièrement en profitant de la maison de ses parents, désormais sienne. Cette affectation avait bien des côtés positifs, si on excepte la question du strict prestige professionnel.

Il restait au commandant à boucler sa valise, ce qui est toujours rapide pour un célibataire. Abandonner son logement actuel se ferait plus tard, si l'affectation à Morbourg devenait définitive. Marc Modos sentait d'instinct qu'elle le serait.

Il lui fallait aussi prévenir sa maîtresse en titre.

Le commandant composa son numéro.

« Bonjour. Vous êtes bien sur le répondeur d'Amélie de Saint-Alban. Je ne peux pas vous... »

Marc Modos étouffa un juron durant le message et se reprit lorsque ce fut son tour de parler.

« Salut ma chatte. Je ne sais pas si tu as suivi l'intervention de François Bernis. Je suis muté à Morbourg. Je pars demain dans l'après-midi. Rappelle moi. »

Il raccrocha avec rage. En dehors du travail, elle n'était décidément jamais là quand il avait besoin d'elle. Cela faisait partie de son charme, disait-elle : être désirée est un luxe qu'elle appréciait.

Leur liaison se devait d'être discrète pour plusieurs motifs. Le moindre n'était pas que la jeune,

## M o r b o u r g

belle et athlétique capitaine Amélie de Saint-Alban était, il y a quelques jours encore, sa subordonnée directe. Extrêmement fiable sur le terrain d'opération où ses talents avaient servi plus d'une fois, elle était aussi une véritable artiste du sexe, ce qu'elle tentait de cacher, sans guère de succès. Ses collègues masculins devaient cependant se contenter de baver de désir. Ignorant que leur chef avait réussi à emporter le coeur de la belle, ils colportaient volontiers des ragots au sujet de son homosexualité.

La blonde Amélie de Saint-Alban était désirée. Elle n'était pas aimée par ses collègues. Il est vrai que les hommes policiers, souvent dotés d'une testostérone abondante, appréciaient modérément de se faire battre dans presque toutes les disciplines par une jeune femme, charmante et aristocrate de surcroît.

## Morbou rg

### 2

La mouette planait paresseusement au dessus du Bassin Jean-François de La Pérouse, dans un secteur désolé du port de Morbourg. Des congénères, plus loin, criaient, piaillaient et plongeaient dans l'eau glacée avant d'en ressortir, un poisson dans le bec. Un chalutier rentrant au port se débarrassait de la partie invendable de sa cargaison avant d'accoster, pour le plus grand profit des oiseaux.

Engoncée dans un anorak noir bordé de fourrure synthétique, une jeune femme défiait les mouettes depuis le plus extrême bord du quai. Elle les visait avec son index et son majeur droits puis simulait une détonation et le recul d'une arme à feu. Après chaque coup de revolver virtuel, elle pouvait sourire et recommencer sur un nouvel oiseau.

Sa longue chevelure brune restait prisonnière de l'anorak. Ce dernier dissimulait la fragile et longiligne silhouette de la jeune femme.

« Mélissa Madeleine, vos papiers ! »

La voix ferme, bien que féminine, avait interrompu le petit jeu de la jeune femme. Elle arbora un grand sourire de gamine qui entend une copine arriver puis se retourna brusquement tout en simulant une sorte

## M o r b o u r g

de révérence. Mais aucun marquis n'aurait jamais reconnu le geste tant il était biscornu.

« Madame le capitaine, je ne vois pas bien pourquoi je vous donnerais mes papiers : vous me connaissez déjà bien assez. »

« Mais éloigne toi du bord tout de même. Je n'irai pas te chercher dans la flotte glacée si jamais tu tombes. »

« Oui, maman. »

« Te moque pas. Ce n'est pas toi qui a dû sauter dans un bassin comme celui-là pour récupérer cet imbécile de petit trafiquant de coke. Tu ne sais pas ce que c'est, à cette saison. »

Mettant ses mains dans ses poches tout en baissant la tête sur la poitrine et en imprimant à son buste une rotation alternative, la jeune femme sourit malicieusement en affirmant sur un ton autant badin que boudeur : « il n'empêche que, si je tombe, ton devoir te commandera de me repêcher. »

« Petite salope, va » explosa en riant la capitaine Carole Nède mais elle tira d'un coup sec sur le bras de son interlocutrice, réussissant ainsi à l'éloigner d'un bon mètre du bord.

Mélissa Madeleine fit mine de tomber pour se raccrocher au bras de la capitaine. Elle se fit suppliante.

« S'il vous plait, payez moi un coup à boire. »



## M o r b o u r g

« Si tu veux » soupira la policière, lasse comme peut l'être une mère fatiguée qui se sent obligée de payer une gâterie à une enfant insupportable.

« Chic » fit l'enfant insupportable.

Les deux femmes partirent bras dessus bras dessous vers le bistrot le plus proche. Il était difficile d'imaginer deux femmes plus différentes l'une de l'autre. Aux longs cheveux bruns de l'une répondait la coupe blonde à la garçonne de l'autre ; à la silhouette longiligne surmontée d'un visage adolescent, un corps solide et musclé d'un mètre quatre-vingt.

« Tu as vu Karamazov à la télé hier soir ? » s'exclama soudain Mélissa.

« Oui, j'ai vu. On va donc récupérer Monsieur le Héros. »

« C'est fou ce que ça te rend joyeuse de bientôt côtoyer une star. »

« Moi, je voudrais surtout côtoyer des indices dans les affaires qui nous préoccupent. Je sens que ce type va se la jouer et c'est tout. »

« Tu sais qu'il est né ici ? »

« Bien sûr. Il va sans doute retourner vivre dans sa maison d'enfance, d'ailleurs. Il y vient de temps en temps, surtout en été. Ses parents sont morts il y a des

## M o r b o u r g

années maintenant et il n'avait pas vraiment d'autre famille. Il a toujours gardé la maison. »

« La terre de son enfance, une terre qu'il affectionne particulièrement » asséna la jeune femme en imitant le ton du ministre.

« En dehors de la nostalgie, il faut avouer que revendre une maison, par les temps qui courent, ce n'est pas simple. A ce propos, tu habites où maintenant ? »

« Ben, toujours au foyer bien sûr. »

« Le directeur m'a dit que tu avais disparu depuis plusieurs jours et je te cherchais dans tes endroits de vadrouille habituels... »

« Mes affaires sont toujours au foyer. C'est juste que je couche un peu à droite et à gauche certaines nuits, tu sais bien. Il le sait aussi, d'ailleurs. »

« Tu as vingt ans maintenant. Il faudrait peut-être que tu attrapes un peu de plomb dans la cervelle, tu ne crois pas ? »

« Bah, si le tueur en série me chope, c'est peut-être ce qu'il me donnera, du plomb dans la cervelle... »

« Rigole pas avec ça. »

La policière prit une mine boudeuse et se tut. Gamine comme toujours, Mélissa Madeleine se mit à imiter l'attitude renfrognée de Carole Nède, en la caricaturant mais sans pouvoir s'empêcher de sourire.

## M o r b o u r g

Elles marchaient vite dans l'air glacé. Le vent soufflait du bassin et s'engouffrait entre les hangars du port.

La plupart des bâtiments de cette zone datait de l'époque de la splendeur de Morbourg. En ce temps là, des bateaux partaient nombreux à l'assaut de l'océan, chargés de passagers ou de marchandises. Mais, aujourd'hui, Morbourg connaissait une crise sans fin. Beaucoup des hangars étaient abandonnés, certains menaçant ruine.

Les deux femmes marquèrent l'arrêt avant de traverser le boulevard séparant la zone portuaire du reste de la ville. Il restait dangereux pour des piétons de défier Saint Christophe en cet endroit, même si la circulation des camions comme des automobiles n'était plus ce qu'elle était quelques années plus tôt.

Après avoir regardé attentivement tant à droite qu'à gauche, Carole Nède s'apprêtait à entamer sa traversée quand Mélissa Madeleine la retint par le bras et lui montra, d'un hochement du menton, la direction où il convenait de regarder.

Un peu plus loin, l'église Saint Mathurin du Port dressait son bâtiment de briques rouges d'où jaillissait un clocher sans style. Coincée entre deux hangars, elle servait jadis de chapelle aux marins et, parfois, aux dockers. Pendant des années, plus aucun prêtre n'y avait

## M o r b o u r g

été affecté de manière permanente. Et puis l'Eglise avait casé là le Père Benoit Ramadier.

Malgré tout, elle était assez grande pour contenir les nombreux fidèles de la grande époque de gloire de la ville. Et, surtout, elle disposait d'un parvis un peu surélevé menant au boulevard par l'intermédiaire d'une volée de marches. Or ce parvis était ceint d'une grille de fer forgé. Chaque pique était droite comme une hallebarde de garde suisse.

Mais l'une des piques, assez proche du boulevard, comportait une drôle de masse à son sommet.

Carole Nède fronça les sourcils. Mais, de là où les deux femmes étaient, il était difficile de deviner la nature de la chose.

« Viens » ordonna la capitaine.

Plus elles se rapprochaient, plus les deux femmes accéléraient instinctivement le mouvement. La nature de la masse immobile leur apparaissait en effet à chaque pas plus clairement.

A une dizaine de mètres de la chose, Mélissa Madeleine stoppa brutalement en étouffant un cri horrifié. Elle détourna son regard qui, pourtant, n'était pas farouche. Carole Nède, elle, n'avait d'autre choix que d'avancer. Elle devait constater.

## M o r b o u r g

Le corps de Jules Fiacre était empalé, comme s'il avait voulu sauter de l'autre côté de la grille en ratant son coup. Le visage du commissaire était de l'autre côté de la grille, regardant le sol.

Carole Nède courut sous le regard épouvantée de son accompagnatrice. Elle fit le tour de la grille, pénétrant sur la terrasse du parvis par le boulevard.

Elle plongea instinctivement la main vers le cou du commissaire pour vérifier le pouls directement à la carotide. Même s'il est faible, on le trouve toujours à cet endroit alors qu'il peut échapper à un examen rapide au poignet. La main de la capitaine ne rencontra que du sang et une plaie.

Jules Fiacre avait la gorge déchirée au niveau de la trachée artère et avait été empalé. Mais il y avait peu de sang sur le sol. L'assassinat n'avait pas eu lieu sur place. Le cadavre avait été transporté et seul ce qui restait à couler après la survenue de la mort avait fini sur le parvis de l'église.

Plutôt que de persister à réclamer qu'on lui paye un verre, Mélissa Madeleine préféra s'évanouir.

## Morbou rg

### 3

Marc Modos avait de la chance : le train arrivant en soirée de la capitale était peu fréquenté. Le maintien de cette liaison était plus une question de prestige politique pour le maire de Morbourg qu'autre chose. Le nouveau commissaire par intérim avait donc pu trouver sans difficulté un compartiment de première classe vide et voyager seul sans être reconnu ou dérangé.

De taille moyenne, même si sa carrure athlétique ne l'était pas, il lui était facile de se dissimuler le bas du visage dans une écharpe et de s'envelopper dans un grand manteau. Un chapeau achevait la dissimulation de ses cheveux sombres à la coiffure quelconque.

Tant la télévision que la presse papier et les magazines sur Internet avaient multiplié les reportages sur sa carrière. A chaque fois, sa photo ou des extraits d'interviews en vidéo rappelaient le visage du flic le plus célèbre du pays à tous ceux qui l'auraient oublié.

Mais Marc Modos voulait pouvoir rentrer chez lui en paix. Ensuite, dès le lendemain, il devrait se mettre au travail. Il n'avait pas de temps à perdre en mondanités de stars, comme signer des autographes ou caresser la tête des enfants.

## Morbou rg

Traînant sa lourde valise à roulettes, il remonta le quai jusqu'en tête du train. Morbourg était le terminus. Les voies s'y arrêtaient. Un petit monticule de béton servait de bouchon en bout de chaque voie, au cas où un train aurait oublié de freiner. Au delà d'une vaste plateforme transversale d'où partaient tous les quais, la gare déployait son hall comportant de nombreux emplacements de boutiques. Beaucoup étaient désormais abandonnés. A cette heure avancée, tous les magasins étaient de toutes façons fermés.

Sans la moindre hésitation, Marc Modos traversa le hall à vive allure. Il sortit vers le Boulevard de la Gare.

Ignorant les quelques taxis attendant le client dans la nuit, les derniers bars encore ouverts et même quelques prostituées, il remonta le boulevard à pied vers la ville haute. Après tout, il n'allait pas loin.

Morbou rg était un port, donc évidemment au niveau de la mer, mais, à sa grande époque, la commune avait absorbé divers petits villages situés en haut de la falaise. Petit à petit, la ville basse était devenue la zone industrielle et commerciale où les habitations étaient le plus souvent des immeubles de rapport. Le long de la mer, donnant sur une avenue bien entretenue, il y avait bien un quartier très huppé d'immeubles modernes et de

## Morbou rg

grand standing mais l'essentiel des bourgeois et même des classes moyennes résidait dans les hauteurs de la ville. Le quartier le plus chic était probablement juste en haut de la falaise, là où s'alignaient les villas vieilles d'un siècle ou deux, d'où l'on voyait la mer et, à ses pieds, la ville industrielle.

Après quelques lacets, le Boulevard de la Gare permettait de rejoindre la ville haute où, après une vaste place servant de rond point, la place de l'Amiral de Jobourg, il s'éclatait en de nombreuses rues et avenues. Le commissariat se trouvait sur cette place. On pouvait en effet accéder à tous les quartiers de la ville très facilement à partir de cet endroit.

Marc Modos ne remonta pas le boulevard jusque là. Avant que la route ne se mette à serpenter, il prit une petite rue qui montait également mais ne menait qu'à mi-hauteur, environ, de la falaise.

Le quartier comportait des alignements de maisons plus ou moins bourgeoises, plus ou moins entretenues et plus ou moins vastes. En général, elles disposaient d'un jardin, tantôt entre la demeure et la rue, tantôt, au contraire, derrière un vaste corps de bâtiment servant à protéger l'intimité de ce qui se passait sur une pelouse ou dans un potager.



## M o r b o u r g

Marc Modos s'arrêta devant le seuil d'une maison qui devait avoir un bon siècle. Il sortit son trousseau de clés et ouvrit la porte.

Il traîna sa lourde valise en haut des trois marches séparant l'entrée du niveau de la rue, la laissa contre la cloison et referma la porte derrière lui.

Se retournant, le commandant de police retrouva de mémoire le placard approprié. Il l'ouvrit et, à tâtons, appuya sur le bouton du disjoncteur.

Comme par miracle, la lumière s'alluma soudain dans l'entrée de la maison tandis qu'un bruit sourd signalait la mise en route d'un réfrigérateur dans une pièce proche.

## M o r b o u r g

### 4

En général, quand un nouvel officier arrivait, il y avait une sorte de petite fête au commissariat. Les circonstances ne rendirent pas la tradition pertinente lorsque Marc Modos rassembla tous les officiers pour se présenter. Son discours fut sans originalité : certain du talent et du dévouement de ses hommes, il était persuadé qu'ils allaient tous faire du bon travail, la première priorité étant bien sûr de retrouver le tueur ayant assassiné son prédécesseur.

Quand tous les officiers sortirent de la salle de réunion, Mathieu Villette, un jeune lieutenant, se dirigea vers Carole Nède.

« Capitaine, je peux te parler ? »

Elle n'eut pas le temps de répondre. Il l'entraîna par le bras dans un petit couloir desservant les toilettes.

« Qu'est-ce qu'il y a, Mathieu ? »

« Il y a un problème avec Mélissa Madeleine. Et j'ai pensé que je devais t'en parler puisque tu la suis depuis ses petits ennuis, quand elle était encore mineure. »

« Tu peux être plus précis ? »

« Quand on l'a ramassée après son évanouissement, on l'a embarquée pour sa déposition. Tu te souviens ? »

## M o r b o u r g

« Oui, j'avais un peu autre chose à faire... »

« Bien sûr. Mais, le problème, c'est qu'en la ramassant, on a fait tomber un paquet qu'elle avait dans une poche de son anorak. Quand on a regardé le contenu du paquet... »

« Cette conne a replongé, malgré le sursis ? Cette fois, personne ne va pouvoir lui épargner la taule. »

« En fait, ce n'était pas du shit ou de la poudre. C'était du fric. Un joli paquet de fric pour une jeune fille au chômage qui vit dans un foyer. Du coup, on l'a fouillée au commissariat. Mais on n'a rien trouvé d'autre de suspect. Le chien n'a pas trouvé de drogue dans ses vêtements ou sur elle. Et, bien sûr, elle a refusé de nous dire d'où venait le pognon, nous gueulant que ce n'était pas nos oignons. On n'a pas pu la garder, une fois sa déposition prise concernant la découverte du corps de Jules. »

« Merci de m'en avoir parlé. Je vais aller la voir. »

« Je t'en prie. C'est normal. »

Carole Nède aimait bien Mélissa Madeleine. Elle était célibataire, n'avait jamais eu d'enfant, alors elle jouait à peu à la maman avec les gamines des rues. Et ses collègues hommes n'étaient pas fâchés de lui refiler les affaires de ce genre : ce n'est pas très viril de devoir recueillir les confessions d'une pleurnicharde qui, de

## M o r b o u r g

toutes les façons, préférait toujours s'adresser à une femme plutôt qu'à un homme.

Mélissa Madeleine ne pouvait pas être qualifiée de pleurnicharde. La seule fois où des larmes avaient commencé à perler en présence de la capitaine, c'était au début de leur relation, quand Carole Nède lui avait parlé de la prison, du quartier des mineurs, de sa vie foutue.

Elle avait indiqué où habitait son dealer. Elle était restée en liberté, n'avait jamais été citée en justice dans ce procès là et tout le monde en avait été content. Pour la possession de drogue, un petit jugement rapide et discret, à huis clos pour cause de minorité, avait suffi. Une petite peine avec sursis jouait le rôle d'épée de Damoclès.

Ca marche toujours ce petit truc, du moins avec les filles. Les garçons replongent plus facilement. Ils se croient les plus forts, qu'ils ne se feront plus jamais pincer. Il faut réussir à les caser, à leur faire avoir des enfants, pour qu'ils se calment, écrasés par le poids des responsabilités.

Carole Nède avait tenté de résoudre plusieurs problèmes en une seule fois en faisant se rencontrer dans son bureau des jeunes voyous et des filles des rues. Mélissa avait séduit quelques uns d'entre eux mais sans jamais s'accrocher à l'un ou l'autre. Et comme disait Jules Fiacre, « la police n'est pas une agence matrimoniale ». Il n'appréciait guère les méthodes de la

## M o r b o u r g

capitaine. Pourtant, pour résoudre le problème de la délinquance, c'était une méthode efficace.

En reprenant le couloir principal pour rejoindre son bureau, Mathieu Villette sur ses talons, Carole Nède se retrouva face à son nouveau commissaire. Marc Modos n'était guère souriant. Les circonstances ne s'y prêtaient guère, il est vrai.

« Carole Nède ? Cela tombe bien : je voulais vous parler. »

« Monsieur le commissaire ? »

« De quoi vous vous occupez en ce moment ? »

« Essentiellement les affaires de petits trafics avec les jeunes délinquants. Je suis également, avec Mathieu, les affaires de disparitions de jeunes filles. »

« Bon, très bien. Laissez tomber les fugueuses tous les deux. Vous allez vous occuper de l'assassinat de Jules Fiacre. Les autres capitaines sont occupés sur de grosses affaires dans le port et je préfère qu'ils se concentrent là dessus. Vous, vous avez l'expérience pour mener une enquête sensible où il va falloir faire parler des gens. Vous avez des études de psychologie je crois ? »

« J'ai suivi des cours en formation continue... »

« Parfait. Venez prendre le dossier dans mon bureau. »

## M o r b o u r g

Résoudre cette affaire lui ouvrirait sans doute la voie du grade de commandant. Mais Carole Nède n'était pas devenue policière avec des envies de carrière, de devenir une héroïne passant à la télévision comme Marc Modos.

Elle ne se voyait pas poser en treillis noir, avec gilet pare-balle tactique, la cagoule noire passée dans la ceinture et les flingues en exhibition, répondre d'un ton assuré que, oui, monsieur le journaliste, la mission avait été difficile. Mais le criminel était désormais hors d'état de nuire. Cette scène, elle l'avait trop vue. Elle n'aimait pas son nouveau patron à cause de cela. Ce n'était pas sa vision de son métier.

Elle préférait s'occuper de filles comme Mélissa Madeleine. Et comme celles qui avaient disparu sans laisser de trace.

## Morbou rg

### 5

Marc Modos resta seul après la sortie de Carole Nède. Assis dans son fauteuil rembourré comme l'est celui du commissaire désormais en titre, il gardait le visage caché dans ses mains, les coudes posés sur son bureau. Il était fatigué et perturbé.

Outre les raisons professionnelles qui l'avaient occupé depuis l'avant-veille, l'absence de nouvelles de sa maîtresse le rendait furieux.

Tout d'un coup, le téléphone portable du nouveau commissaire sonna brièvement, signalant l'arrivée d'un message. Marc Modos sortit de sa demi-torpeur pour le lire.

« Je peux t'appeler mon chou ? Amélie ».

Bon, au moins, elle n'avait pas oublié les règles de base régissant leur relation. L'un des avantages d'être commissaire, c'était tout de même d'avoir un vaste bureau pour lui tout seul avec la certitude de ne pas être dérangé par un quelconque crétin déboulant sans prévenir.

Il composa le numéro de sa maîtresse.

« Salut, ma chatte. »

« Hello, mon chou. Désolée de ne pas t'avoir appelé plus tôt mais j'ai eu des soucis à gérer. »

## Morbou rg

« Qu'est-ce qui t'arrive ? »

« A moi, rien. Ne t'inquiète pas. Je soutiens une vieille amie que tu ne dois pas connaître. Mais le plus drôle, c'est que je suis en vacances depuis deux jours et que je suis rentrée au manoir de ma famille, à Saint-Alban. Nous ne sommes qu'à quelques kilomètres l'un de l'autre. Tu habites chez tes parents ? »

« C'est chez moi, maintenant. Mais, oui, si tu veux. »

« Bon. Je passe te voir dès que je peux. Ne m'attends pas pour dîner. Tu n'as toujours rien contre les parties de jambes en l'air débutées au milieu de la nuit ? »

« Mais où es-tu bon sang ? »

« Affaires privées, mon commandant. Si tu es en manque, contacte Muriel en attendant. Et si elle est là quand j'arrive, ça n'est pas plus mal comme tu le sais. Ciao, bello. »

Elle avait raccroché.

Marc Modos jura en reposant violemment son téléphone sur son bureau. L'appareil n'avait pourtant rien fait de mal.

Bien des hommes pourraient se réjouir de voir leur compagne ouverte à des infidélités régulières avec des petites jeunes, souvent délinquantes. A Morbourg, il lui arrivait de coucher avec une petite qu'il appréciait, une certaine Muriel. Mais Amélie n'était pas mécontente



## M o r b o u r g

de partager son homme, étant donné qu'elle partageait le cas échéant sa propre attention entre celui-ci et la jeune femme. Et ça, c'était quand Marc Modos ne se plaignait pas d'être légèrement mis de côté tandis que les deux femmes s'amusaient ensemble en sa présence.

## Morbou rg

### 6

Le dossier récupéré par Carole Nède était des plus légers. Autant dire que l'enquête n'avait pas débuté. La plupart des éléments relevaient du médico-légal. La mort était due à l'égo rgement.

Le commissaire était mort depuis environ une à deux heures quand on l'avait trouvé. Mais l'empalement était plus récent. C'était un cadavre quasiment exsangue qui avait été transporté puis installé sur la grille.

Tandis que Carole Nède compulsait le dossier en compagnie de Mathieu Villette, le silence régnait dans le bureau.

Mais le lieutenant le brisa soudain.

« Morbide, comme mise en scène, tout de même. Et placer ainsi en exposition le cadavre, je ne comprends pas. Normalement, un assassin passe son temps à cacher son meurtre. »

« Sauf si l'exposition fait partie du schéma de la mise à mort. On verra les motivations plus tard. Côté arme du crime, le légiste penche pour l'arme de service du commissaire avec un tir à environ un mètre : le calibre correspond. La balle est ressortie et n'a pas été retrouvée. Elle a traversé la trachée artère au niveau de la gorge avant de briser le cou. Mort instantanée. »

## M o r b o u r g

Les deux policiers restèrent enfouis dans le dossier et leurs pensées quelques minutes.

Carole Nède s'empara enfin de la pochette « vérification d'emploi du temps ». Une base du métier : on commence toujours par là. Spontanément, Mathieu Villette se dirigea alors vers le tableau blanc et se saisit des feutres.

« Tu me fais la lecture, Carole ? »

La capitaine grogna pour le principe. Elle n'aimait pas perdre l'initiative. Elle savait cependant que ce boulot devait être fait.

« Jules Fiacre a quitté le commissariat le premier soir, juste avant sa disparition, vers sept heures. Ce n'était pas inhabituel. Il n'a prévenu ni ses collègues ni sa femme qu'il allait faire quelque chose de spécial. Le planton est le dernier à l'avoir vu vivant. Il n'a pas remarqué d'expression particulière. »

Mathieu Villette traça en haut du tableau : « Soir jour 1, 19 heures, départ du commissariat. Dernier signe de vie. »

La capitaine reprit : « Note maintenant l'autre extrémité. Procédons ensuite par rapprochement des bornes. »

Docile, le lieutenant nota en bas du tableau : « Matin jour 3, vers huit heures, découverte du cadavre. » Il ajouta juste au dessus : « Matin jour 3, vers 5 ou 6 heures, assassinat. »

## Morbou rg

Carole Nède corrigea en bondissant de sa chaise et en s'emparant d'un autre feutre et du torchon à effacer. « Il est mort une ou deux heures avant la découverte, donc entre 6 et 7 heures. L'assassin n'est pas un matinal. »

« Pardon, capitaine. »

Carole Nède se rassit puis elle reprit sa lecture.

« La femme de Jules Fiacre a été bien éduquée par son mari qui déteste être dérangé quand il mène une filature ou travaille sur une enquête : elle ne tente pas de l'appeler sur son téléphone mobile et elle ne s'inquiète qu'en début de matinée, vers huit heures, le lendemain, faute de la moindre nouvelle. Elle téléphone au commissariat et déclenche ainsi l'alerte quand personne n'arrive à joindre Jules Fiacre. La disparition inquiétante est constatée à neuf heures trente. Une patrouille part refaire son trajet théorique de la veille entre le commissariat et son domicile, les hôpitaux sont appelés, bref la routine. Aucune trace du commissaire. »

Sur le tableau, le lieutenant nota à la place appropriée sur l'axe du temps : « Jour 2, 9h30 : déclenchement de l'alerte. Jules Fiacre est disparu mais vivant. »

Mathieu Villette nota en petit, un peu plus bas : « Soir jour 2 : émission de Patrice Karamazov, avec François Bernis. »

## M o r b o u r g

« Pourquoi notes-tu cela ? » s'exclama la capitaine.

« Parce que c'est logique. Regardez : Jules disparaît mais n'est pas tué. Ce n'est qu'après le passage du ministre à la télé qu'il meurt, plus de vingt-quatre plus tard. »

« L'hypothèse d'un lien n'est pas idiote. Mais à quel moment tout le monde est-il au courant de la disparition ? »

« La première dépêche tombe sur les fax en tout début d'après-midi. L'information est alors reprise en radio, sur Internet... Ce n'est pas encore très clair mais, apparemment, la nouvelle de la disparition est ressortie par les hôpitaux que nous avons appelés. La première dépêche est dans le dossier et elle mentionne une source médicale. »

Sans frapper, Marc Modos entra brutalement dans le bureau. Il était visiblement furieux.

« Bon, je ne sais pas quels sont les moeurs locales mais, dans mes anciennes fonctions, la règle était de la fermer au cours d'une enquête. »

Les deux autres policiers le regardèrent sans comprendre. Le commissaire par intérim jeta le journal local du jour sur le bureau de Carole Nède. En première page, la photographie portrait de Jules Fiacre occupait la place d'honneur. Le titre barrait toute la largeur : « Un

## M o r b o u r g

maniaque a assassiné le commissaire Fiacre ». Suivaient les circonstances de la mort, à peu près exactes.

« Aucun policier d'ici ne parle à la presse mais cela n'a rien de nécessaire » tenta la capitaine pour calmer son chef.

« Qu'est-ce que vous voulez dire ? »

« Nous sommes en province, ici. Tout le monde connaît tout le monde. Les journalistes aussi. »

Marc Modos regarda le tableau.

« Des idées ? »

« Bof. On débute sur l'affaire » osa le lieutenant.

« N'oubliez pas qu'un flic a été buté. Et salement buté. Je veux la tête du salaud qui a fait ça. »

« Jules Fiacre était notre collègue et pas seulement notre chef, alors ne vous en faites pas au sujet de notre motivation » riposta sèchement Mathieu Villette.

Marc Modos haussa les épaules et ressortit en silence. Il ferma la porte sans violence.

« Ca fait deux motifs pour retourner voir Mélissa, je crois... » sourit la capitaine.

Mathieu Villette l'interrogea du regard.

« D'abord, cette histoire de fric trouvé dans ses poches. Ensuite les journalistes au courant de tout. C'est

## M o r b o u r g

elle la source, forcément. Elle seule était présente quand j'ai découvert le corps. »

« Tu veux que je t'accompagne ? »

« Non, fais moi plutôt une recherche documentaire sur qui aurait pu en vouloir au commissaire du point de vue judiciaire, genre un gros maniaque qu'il aurait coffré et serait sorti récemment. »

La capitaine quitta le bureau. Le lieutenant soupira et s'attela, sur son ordinateur, à une recherche dans toutes les bases de données internes de la police comme dans les publications universitaires en criminologie. Les fichiers étaient suffisamment bien faits pour que les recherches puissent être rapides.

## M o r b o u r g

### 7

Carole Nède gara sa voiture de fonction devant le foyer pour femmes isolées où vivait Mélissa. C'était le dernier de la région : ce genre d'établissements coûte trop cher dans une zone frappée par une misère galopante. Le foyer dressait sa masse de vieux béton dont la peinture blanche s'écaillait dans l'indifférence générale. Le corps de bâtiment unique, ressemblant un immeuble d'habitation soviétique de la grande époque stalinienne, longeait une des petites rues s'échappant de la Place de l'Amiral de Jobourg. Le commissariat n'était donc pas loin : face aux zozos vivant dans les foyers, la précaution n'était pas nécessairement un luxe, du moins selon les édiles locaux.

Utiliser sa voiture pour parcourir une aussi faible distance aurait pu être le signe d'une grande paresse. Mais Carole Nède craignait de devoir encore courir la ville à la recherche de sa protégée. Et, de toutes les façons, d'autres tâches l'appelleraient ensuite qui nécessitaient son automobile. Autant l'avoir sous la main.

Carole Nède tira la poignée de la porte vitrée qui, de l'autre côté, s'ouvrait par une barre anti-panique. La policière fut surpris de la résistance que l'accès lui offrit,



## M o r b o u r g

comme si la porte pesait des tonnes. Elle se rendit compte à cet instant que cela faisait plusieurs mois qu'elle n'était plus venue ici, à force de courir ses filles perdues dans toute la ville. Elle avait oublié jusqu'à la résistance de la porte.

A peine la capitaine se retrouva au centre du hall d'entrée qu'une bande d'une dizaine de jeunes femmes passa en chahutant et en hurlant. La porte ne leur résista guère. Il était donc des plus utiles qu'elle fut parfaitement solide : elle n'était pas conçue pour des gens civilisés. Carole Nède soupira en les regardant sortir : elle avait reconnu au passage certaines jeunes femmes dont elle avait recueilli, dans son bureau, les pleurs en même temps que les confessions au fil des derniers mois ou des dernières années.

« Que puis-je pour vous, capitaine ? »

Carole Nède se retourna et sourit en reconnaissant son vieux copain Mustapha Alberca, le directeur du foyer.

« Salam, Mustapha » lui lança la policière en portant sa main du front aux lèvres puis au coeur avec trop de désinvolture pour un véritable salut arabe.

« Salam, Carole. Alors, l'une de mes maîtresses a encore fait des bêtises ? »

Le directeur sera la main de la capitaine.

## Morbou rg

« Je ne sais pas encore. Mais je croyais que les harems étaient interdits... »

« Oui, mais, tu sais, la République me fournit plus que ce que je ne consommerais jamais » explosa en riant Mustapha Alberca tout en emmenant Carole Nède, le bras autour de ses épaules, vers son bureau. Ce geste amical exigeait un certain effort : la policière mesurait bien une tête de plus que le directeur. Et nombreux étaient ceux qui se demandaient comment celui-ci parvenait à maintenir la discipline dans sa boutique, mal bâti comme il était.

Une fois qu'ils furent tous deux entrés dans la pièce, le directeur vérifia rapidement qu'il n'y avait personne dans le couloir puis referma la porte avec soin. Il alla alors directement s'asseoir à son bureau, invitant son amie à prendre une chaise devant. Il avait perdu son sourire.

« Bon, quand je te vois débarquer à l'improviste ici, toi et tes copains, ce n'est jamais bon signe. Qu'est-ce qui se passe ? »

« Tu es toujours soumis au secret professionnel, mon cher Mustapha ? »

« Tu le sais bien. Bon, OK, j'ai compris : la situation est grave. Accouche. »

« Tu sais que Jules Fiacre s'est fait descendre assez salement et qu'une vedette de la télévision, Marc Modos, le remplace. »

## M o r b o u r g

« Jusque là, je te suis : c'est dans tous les journaux. Je ne te cacherais pas que ça fait rigoler dans les quartiers que je fréquente plus que toi. Je cite : un enculé s'est fait enculer pour de bon, c'est bien fait pour sa gueule et aussi pour son cul. »

« Merci pour la délicatesse de la citation. »

« Je t'en prie : c'est cadeau et ça me fait plaisir. »

« Marc Modos apprécie très moyennement que tous les détails se soient retrouvés dans la presse. Et, bien sûr, tout le monde soupçonne Mélissa. »

« C'est peut-être moche mais elle n'aurait rien fait d'illégal en racontant ce qu'elle a vu. Même si les baveux l'ont payé pour ça. »

« Ils n'ont plus assez de fric pour ça. Par contre, quand mes collègues ont récupéré Mélissa après son évanouissement, c'est un joli paquet de pognon qui est tombé de ses poches. Et, ça, ce n'est pas normal du tout. »

« Hum. Je vois. »

« Tu es au courant de quelque chose ? »

« Tu sais bien que si elle fait une connerie, c'est à moi qu'elle l'avouera en dernier. »

« En avant-dernier. J'aurais droit à la confession après toi. »

« C'est une gamine dans sa tête. Avouer une bêtise à son nouveau papa et à sa nouvelle maman... »

## M o r b o u r g

« C'est pour ça que je t'ai demandé si tu étais au courant de quelque chose, pas si elle t'avait avoué quelque chose. »

« J'ai saisi la nuance. Non, je ne peux pas dire que je sais quelque chose. »

« Mais tu te doutes de quelque chose... »

« Rien de vraiment illégal mais du moche. »

« Tu peux être plus précis ? »

« Tu sais qu'elle est absente parfois plusieurs jours ou, plutôt, quelques nuits. Et elle n'est pas la seule. Certaines qui faisaient la même chose ont déjà disparu et j'ai signalé à tes camarades que je craignais qu'elles ne soient aujourd'hui dans des bouges là où c'est légal. »

« Tu veux dire que tes filles jouent à la pute ? Mais on n'en a jamais vue sur le trottoir près de la gare. »

« Il y a pute et pute. De la jeune fille fraîche et mignonne, ça vaut plus cher que de la pute de trottoir faisandée. Tu comprends ça ? »

« Tu n'as jamais rien fait contre ça ? »

Le directeur haussa les épaules.

« Je les ai mises en garde. Ici, elles ne sont pas en prison mais à l'abri. Je ne peux pas les empêcher de sortir ou de faire des conneries à l'extérieur. Au foyer, elles n'ont pas le droit de recevoir. Si quelque chose se fait -je n'ai aucune preuve- c'est donc ailleurs. »

« Je comprends. »

## M o r b o u r g

« Tu veux voir Mélissa ? »

« Oui. C'est pour ça que je suis venue. »

« Alors, tu connais le chemin. Il vaut mieux que je ne te conduise pas ou que l'on nous voit trop ensemble. Si tu lui poses des questions gênantes, je ne t'ai rien dit. »

« Entendu. »

Carole Nède se leva, sera la main du directeur et sortit du bureau en refermant doucement la porte derrière elle. Personne n'était présent dans le couloir et cela soulagea la capitaine.

Elle monta au troisième étage en utilisant les escaliers. Elle gravit les marches de béton à petite foulée, évitant d'admirer les peintures écaillées et les carreaux de verre semi-opaque souvent fêlés qui permettaient à la lumière du jour de pénétrer jusqu'à l'intérieur.

Au bout du couloir, elle s'arrêta devant une chambre qu'elle connaissait bien. Elle frappa, d'abord d'une articulation de l'index puis, n'obtenant pas de réponse, du plat de la main, et, enfin, du poing.

La porte s'ouvrit enfin pour laisser apparaître une Mélissa Madeleine nue, décoiffée et encore à moitié endormie.

« Ah, c'est toi... »

« Tu réponds toujours à poil ? »

## M o r b o u r g

« Il n'y a que des filles ici. Même si tu frappes à la porte de manière assez virile. »

La policière s'abstint de faire remarquer que le directeur, au moins, était un homme.

Mélissa Madeleine fit demi-tour en murmurant un « entre et ferme la porte » à peine audible. Mais l'invitée s'exécuta en silence, suivant le cul indolent de l'hôtesse allant s'effondrer sur le lit.

La chambre n'était pas plus rangée que la dernière fois. Carole Nède était toujours surprise de voir comment sa protégée parvenait à mettre autant de désordre dans moins de douze mètres carrés. Les rares placards étaient en général ouverts, débordant de vêtements non-plies. Le sol n'avait pas dû être balayé depuis un certain temps, la poussière y étant bien visible, et le nettoyer aurait d'abord nécessité un certain rangement pour le débarrasser de plusieurs paires de chaussures dispersées, de pochettes contenant des papiers et de sous-vêtements assez affriolants contrastant avec les jeans usés et les T-shirts mêlant la propreté douteuse et le mauvais goût certain.

Carole Nède réussit à tourner une chaise vers le lit et à s'y asseoir pour faire face à son hôtesse. Celle-ci était effondrée plus qu'assise sur le bord du lit, les mains plus ou moins jointes entre des cuisses bien écartées. La jeune femme s'adressa à la capitaine tout en se grattant

## M o r b o u r g

le crâne, l'autre main cachant plus ou moins son sexe par une sorte de réflexe qu'on aurait pu croire de pudeur.

« Bon, qu'est-ce qui t'amène ? C'est rare que tu te pointes chez moi. »

« Tu es toujours à poil comme ça ? »

« Si t'as des pulsions homos, je peux mettre une culotte si tu veux. »

« Laisse tomber. Je ne veux pas déranger. Mais, par contre j'aimerais que tu m'expliques pour le pognon que mes collègues ont trouvé sur toi. »

Le regard de Mélissa se réveilla soudain, devenant dur.

« Les salopards m'ont enfoncé au moins quatre doigts dans la chatte et trois dans le cul pour vérifier que je n'y planquais pas de la drogue. Ils m'ont aussi fait renifler par deux chiens successifs. Ils n'ont rien trouvé. Tu es au courant ? »

« Tu veux dire que tu as été fouillé à corps, nue, par des agents masculins ? »

« Laisse tomber. »

La capitaine refréna son haut le coeur. Elle savait que certains collègues se rinçaient l'oeil pour pas cher en abusant de filles fragiles en garde à vue. Un jour, il faudrait y mettre bon ordre. Mais il y avait plus urgent.

« Tu ne m'as pas répondu pour le fric. »

« Ca ne te regarde pas. C'est mon fric. »

## M o r b o u r g

« Il faudrait que tu justifies de tes revenus. C'était une belle somme. Que mes collègues n'aient rien trouvé ne les empêche pas de te soupçonner. Et tu sais ce qui se passera si on te retrouve, même une seule fois, avec de la drogue, même un tout petit peu. »

« Je sais, Maman, je sais. »

« Soupire pas des conneries comme ça. Ce pognon vient bien de quelque part. »

« C'est mes économies. »

« En liquide, sur toi ? »

« Je n'ai pas confiance dans les banques. »

« Et il est où cet argent, maintenant ? »

« J'ai acheté des bons au porteur luxembourgeois, comme d'hab... »

Mélissa s'interrompit brutalement et rougit en détournant la tête. Elle se força à tousser comme si elle avait soudain atteint le stade terminal d'une tuberculose mortelle.

**La suite est en vente sur**  
**<http://www.pierrebehel.com>**